

LE MONDE (Q)
5, rue des Italiens
75427 PARIS CEDEX 09

1 NOV 83

1983
AU FESTIVAL DE PARIS

Le swing du Vienna Art Orchestra

Après le concert de Wynton Marsalis, vendredi, au Théâtre musical de Paris, même exhibition qui paraissait programmée par un ordinateur japonais, nous savons désormais ce qu'est le jazz « digital ». Misère ! Heureusement, on avait eu droit, en première partie, à une création commandée par le Festival de Paris à un tout jeune Français, le pianiste Antoine Hervé. Il ne déborde pas d'originalité, mais il y a de la vitalité dans son écriture d'orchestre et au moins un soliste, Bobby Rangel, qu'on a plaisir à regarder bouger. Les frères Marsalis, au contraire, cultivent le genre « plus impassible que moi, tu meurs ». D'ennui.

Dire que nous avions fini par reprocher aux messieurs du Modern Jazz Quartet leur allure cérémonieuse ! Les retrouver samedi en smoking, « nœud pap » et pochette rouge, souriants et dignes, à peine blanchis, douze ans après leur dernier concert parisien, cela a été un bain de fraîcheur. On les a applaudis à tout rompre avant même qu'ils ne jouent une note : simplement pour les remercier de s'être réunis.

Le M.J.Q. a été l'un des institutions les plus vénérées du jazz des années 50 et 60. Issu du grand orchestre de Dizzy Gillespie, le quartet a d'abord porté le nom de son vibraphoniste, Milt Jackson. Il a trouvé sa formation définitive en 1955, avec Connie Kay à la batterie, Percy Heath à la contrebasse, John Lewis assurant la direction musicale du groupe et lui imprimant le style « jazz de chambre », inspiré par le baroque et le classique, qui fut sa marque, tandis que Milt Jackson, maintenait un solide ancrage dans le blues et le bebop. L'entreprise échappait à la mièvrerie grâce à un swing d'autant plus intense qu'il était aérien, lumineux.

Au bout de vingt ans de succès ininterrompu, le M.J.Q. s'est dissous, après un concert historique au Lincoln Center de New-York, en 1974, Milt Jack-

son ayant ressenti le besoin de musarder hors du jardin à la française dessiné par John Lewis. Les deux hommes se sont retrouvés par hasard à Nice, en 1980, et se sont dit : « Pourquoi pas ? » C'était chose faite l'an dernier au Festival de Nice ; une tournée au Japon a suivi, puis aux Etats-Unis, et maintenant en Europe.

Avec le duo Chick Corea-Gary Burton, c'est finalement le même jazz qui était offert dimanche à la génération d'après. Du jazz bien élevé, exécuté à la perfection, visant exclusivement à la séduction. Corea y ajoute une touche d'humour scénique qui disparaît, hélas, dans les sept mouvements de sa *Suite lyrique pour sextuor* où, avec le renfort d'un quatuor à cordes, frappe le syndrome Zelig. Nommez n'importe quel compositeur moderne, de Bartok à Manuel de Falla, Corea le caméléonise en un tournemain. Reste un des plus admirables touchers de piano qui se puisse entendre aujourd'hui. Et chez Burton, un lyrisme qui fit merveille dans la ballade *Blame It on My Youth*, jouée au vibraphone seul, comme, la veille, *Nature Boy* par Milt Jackson.

Mais le vent ébouriffant que lève l'esprit du jazz quand il souffle sans mesure, c'est dans le Vienna Art Orchestra qu'on le trouvait, au cours du même concert. Cette formation de treize musiciens internationaux, dirigée par le Suisse Mathias Ruegg et qui est le pendant européen, tout à fait original, de l'Art Ensemble of Chicago, aura dominé ce week-end de jazz, et probablement le Festival de cette année tout entier, par sa vigueur et son plaisir à jouer des compositions ultra-complicées, rendues toutes simples par la grâce d'un swing imparable. Parmi les solistes, on se souviendra longtemps du saxophoniste autrichien Harry Sokal et de la vocaliste américaine Lauren Newton.

MICHEL CONTAT.

Il y a un dénominateur commun aux nombreux formats, grands et petites, qui se sont succédés sur les scènes du Théâtre de la Ville et du Théâtre musical de Paris, c'est assurément la prédominance de l'écriture orchestrale sur l'improvisation, qui a toujours sa place, mais s'inscrit dans un canevas précis et bien défini. Une caractéristique qui n'est pas nouvelle, mais parfaitement sensible avec le big band de Martial Solal, jouant les œuvres d'un orfèvre des arrangements et de la composition, Arvid Hodeir (*Catalyse-Anna L'via Plurabelle*), le grand orchestre — très prometteur — du pianiste Antoine Hervé, le Vienna Art Orchestra, le sextette à cordes des subtils Gary Burton et Chick Corea et même le célèbre Modern Jazz Quartet du pianiste John Lewis.

De quoi mesurer en compagnie de ces musiciens de culture et de formation diverses, l'évolution d'un jazz sophistiqué, construit sur mesure, très cérébral.

C'est le cas notamment du Vienna Art Orchestra du compositeur et chef d'orchestre Mathias Ruegg qui avait fait un passage éclair, il y a quelques mois, au musée d'Art moderne. Il s'agit d'une remarquable formation de quatorze musiciens qui jouent de façon brillante et humoristique une musique irréductible à tout genre, qui aurait retenu la légion du free jazz et des répertits américains. Le jazz considéré ici comme art de la sur-

prise. Par l'instrumentation d'abord, tout à fait originale, avec Herbert Joss qui joue aussi bien du cor des Alpes que de la trompette à deux pavillons, l'omniprésence des percussions, les prouesses d'une étonnante vocaliste, l'Américaine Lauren Newton. Par le travail savant ensuite, de Mathias Ruegg qui propose la relecture des œuvres d'Ornette Coleman (*Silence*), de Scott Joplin (*Cascade*), de Charles Mingus (*Jelly Roll*) et même de Satie avec une version orientale de *Méditation* et des *Gnosiennes*.

Un jazz que l'on pourrait définir comme l'affirmation d'une sensibilité totalement européenne.

Jean-Luc
WACHTHAUSEN

JAZZ
Du côté des modernes

Le FIGARO
1. Nov. 83